



L'AFFICHE DANS TA MAIN

« Qu'elle s'inspire ou pas des œuvres paléolithiques, une œuvre contemporaine n'apportera rien aux préhistoriens. »

Yannick Le Guillou

A chacune des quatre expositions de cette troisième saison de la « galerie hotel palenque »... Au recto de nos successifs cartons et affiches : à peu près la même chose... A la vérité, non : la même chose ! Une scène de genre révélatrice d'on ne sait trop quoi, marquée au coin du déjà-vu, qui nous ramène très-très loin en arrière dans le temps (mais quoi : on aura voulu y voir quatre fois un seul et même signe d'encouragement, de bien-fondé, sinon de légitimation à notre cycle « préhistorique et nunc »). Une plage du littoral atlantique, cet été, avec une foule éparse de touristes post-covidés en vacances, soudainement délivrés de beaucoup d'obligations. Le trait de côte ayant, par endroits, reculé de 150 mètres, une impressionnante quantité d'arbres arrachés et écorchés, de bois flottés tavelés de sel encombre un estran plus du tout *adamique*... Très vite, comme par miracle, en un clin d'œil, sans que l'on ne voit jamais leurs bâtisseurs à l'œuvre – qu'on aura deviné saisis d'un besoin viscéral –, seront apparus d'injustifiables, étranges, rudimentaires et comme préhistoriques abris, constructions et totems, sans fonction manifeste ou seulement concevable. Des choses, là, aujourd'hui, et qui ne sont remarquables, *maintenant*, que parce qu'elles n'ont rien à y faire ! Dans ce décor de villégiature sens dessus-dessous, rendu un poil pittoresque parce que catastrophique, brutalement érigés avec ce qui traîne, de solides et hiératiques artefacts à l'esthétique et à l'allure « originelles », pendants adultes des éphémères châteaux de sable des marmots alentours. Comme s'ils avaient toujours été là, des fanaux d'un monde disparu depuis belle lurette ou signe avant-coureur d'un éventuel « retour à l'âge de pierre », autour desquels, irrésistiblement, tout le petit monde des vacanciers (redevenus un instant, malgré eux, Cro-Magnons avec parasols, monoi et glaciers) se sera agrégé ataviquement deux mois durant ... Quatre photo-souvenirs aux tons passés difficiles à dater... Clichés numériques de clichés culturels, coincés dans l'entre-deux d'un fantasme lustral de préhistoire improvisée et d'une actualité vacancière accablée par le réchauffement climatique... Evoquant la *nature* frelatée des romans de James Graham Ballard ou les *folies* barbares au second degré des dessins de Robert Smithson, perdus dans une *histoire sans fond*, un décor et un ressort *ailleurs* superbement décrits par Alan Pauls, auteur de « La vie pieds nus », texte définitif sur la plage telle qu'intimement vécue par les modernes occidentaux : « *J'ignore pour quelle raison, à la recherche de quel mythe fondateur, certaines personnes vont régulièrement à la montagne. Je sais que ceux qui, comme moi, vont à la plage recherchent tous plus ou moins la même chose : les traces de ce qu'était le monde avant que la main de l'homme décide de le redessiner pour de bon. Avant – mais aussi peut être après.* »



LE FILM SUR L'ECRAN DE FOURRURE

« Passer du temps dans une salle de cinéma, c'est faire un 'trou' dans sa propre vie. »

Robert Smithson

Le « Club Cinéma du Collège », c'est une forme de culture de l'image animée et filmique suprêmement « aborigène » au sein du collège. Modèle de tous les groupuscules monomaniaques qui s'essaieront à exister à sa suite, il s'agit là de la plus vieille *communauté artistique périscolaire des pauses méridiennes*. Sans conteste possible, la plus clandestine, fauchée, increvable, bricoleuse, autonome & *pointue*, aussi. On l'avait quittée avec « Ecran total », l'année dernière : une stupéfiante exposition de *cinéma élargi* épileptique, monochrome, en relief & sur des reliefs, décliné en sept « *mashes-up* » *cyberpunks* également centrés sur l'architecture utopiques ou dystopiques indissociable des films de science-fiction *mainstream*.

Cette saison, pour le cycle « Préhistorique et nunc » — dans le fonds documentaire de la galerie redevenu pour l'occasion une très smithsonienne « caverne-cinéma » ! — , le C.C.C. présente la première partie du film « transe / humanisme ». « *Ecce homo* » (Tout un programme ! Validé par le fil de l'histoire & en cours d'invalidation par un *air du temps* sur le fil). Où il adopte un parti-pris esthétique et scénaristique *ad hoc*. Et présente, en un « noir et blanc-muet-mais-sonorisé » (*Absolument archaïque*, cinématographiquement parlant!), le premier et introductif de quatre « *standalones* »... Mêlant avec sensibilité ce que l'on croit confusément être à l'image l'antédiluvien ou le présent de notre vallée de larmes ou les futurs naufragés envisageables : de très courts métrages ambiants, présentant l'un après l'autre, *mine de rien*, avec une fascinante ou solastalgique ou « tarkovskienne » langueur, d'une intemporelle & sidérante beauté à tout le moins, les trois stades de la transe chamannique telle que décrite par James David Williams, David Dowson Thomas & Jean Clottes... Autrement dit, donnant à voir « *ce que l'on croit en savoir* », après de véhémentes

querelles dans le milieu des préhistoriens, rien moins que ce qui aurait *absolument* motivé & informé tout l'art paléolithique, sans doute tout du long !

Joli et terrible fardeau porté par l'errante et hirsute, dodelinante mais déterminée petite figure de l'infantile chamane dont la déambulation ou la dérive vient désormais s'incruster rêveusement — pour s'y confondre enfin — dans les boucles synthétiques d'un grossier simulacre de fourrure tenant lieu d'écran & de clin d'œil...

LES BACHES AUX MURS

« S'abîmer dans la copie – sentir le pouvoir unique du simulacre – somnolence des invités qui se mettent à table pour un festin de larmes purifiantes – les yeux vers le plafond orné – »

Patrick Bouvet

C'est quand une jeune élève nous a affirmé que le collège s'appelait « Henri Martin » parce que celui-ci l'avait construit — et tout seul avec ça (Ce qui eut été méritoire, c'est vrai!) — que l'on a eu la certitude que le moment était peut être venu de faire une suite d'expositions sur la préhistoire afin d'évoquer, ne serait-ce que par la bande, la figure du préhistorien « Léon Henri-Martin » (1864 - 1936), bien connu du cercle des archéologues et paléontologues, amateurs comme professionnels. Autrement que par une pourtant nécessaire célébration biographique, documentaire & révérencieuse. Ou par le seul truchement décomplexé d'une barbouille faussement primordiale faite à la main avec de la bouillasse pleine de métaux lourds ou du charbon pour barbecue. En montrant tout autre chose, au final et en fait. Qui arborerait une contemporanéité revendiquée mais pas oublieuse de ce qui fut fait en des « temps reculés ». Qui plus est, typiques de *l'air du temps* & dans un registre reconduit *tribalement* depuis des lustres au sein du collège. Des images qui, au demeurant, n'auraient peut être pas eu l'assentiment esthétique du principal intéressé à force de s'épargner le « faire comme si » et le « retour à »... *Préhistorique et nunc*, comme annoncé, en somme.



Ainsi donc, sont accrochées huit bâches plastiques dessinées (Au recto) et peintes (Au verso), lourdement encadrées. Artistiquement, un peu plus que seulement connotés, des trucs *bien de chez nous* ! Soit : du plastique de serre vraiment pas biodégradable ; des rétroprojecteurs dont les ampoules sont des merveilles d'obsolescence programmée ; des marqueurs indélébiles à la toxicité surprenante ; de la peinture glycérophtalique de fond de garage d'une nocivité égale à sa permanence ; de la peinture en sprays dont le gaz propulseur est un ennemi juré de la couche d'ozone ; du bois flotté symptomatique du recul du trait de côte atlantique sous l'effet de l'inéluctable réchauffement climatique. Ensemble : une marque de fabrique et une technique localement éprouvées douze ans durant, jadis, par des générations de minots, pour les décors de fêtes de fin d'année ou l'*ornementation pariétale* — appelée à dégager — du foyer des élèves. L'iconographie présentement mobilisée, quant à elle, est le produit presque « automatique » et non discriminé, selon l'expression consacrée de la critique

d'art Rosalind Krauss, d'un « bain d'images ». Une manière picturale & une façon de générer de la picturalité, surtout, fétichisée par les artistes postmodernes qui nous auront servi de références (James Rosenquist, Sigmar Polke, Julia Wachtel, David Salle, Michel Majérus & consorts) et encore accéléré grotesquement par le recours aux recherches sur la *grande toile* : à chaque fois sans jamais désespérer que cela fasse *sens* et *signature* aux yeux des « regardeurs », en un mishmash visuel déconcertant au premier regard, le tout-venant des représentations autour d'un thème, exagérément savantes ou stupidement stéréotypées, mises en présence dans un périmètre donné avec le même sens consommé de « l'addition / répétition / superposition / juxtaposition » que celui de nos lointains ancêtres paléolithiques au pied du mur... A l'arrivée, sans l'entremise d'une description forgée par un regard informé & aguerrri, un « lightning » ou une « vision professionnelle » préliminaire qui *ferait le ménage*, mettrait *en exergue* et à *disposition* ? Des images ou des scènes, le plus souvent, difficiles à voir (Sinon impossiblement discernables)... Difficiles à identifier... Difficiles à contextualiser... Difficiles à interpréter & à faire siennes... Voire, insondablement hermétiques.

Et, comme pour n'importe quel ensemble de « grigris » ou de « Sixtines » rupestres, on pourra bien faire un relevé exhaustif des figures et des couleurs de nos tableaux, les catégoriser statistiquement, établir des liens stylistiques avec d'autres compositions, supputer des usages (Décoratifs, magiques, chamaniques ou autres), initier des comparaisons avec d'autres pratiques en cours : au bout du bout, comme pour « l'art de l'aube de l'art » (Ni plus, ni moins!), participant à l'indéfinition continuée de l'Art, les intentions premières qui les auront mobilisées à *dessein* s'estompent ou se dérobent, s'obscurcissent ou disparaissent malgré ce monumental & collectif effort d'intellection aux allures de « voyage dans le temps ». La seule communauté de principe entre les pratiques *peut être déjà artistiques* des origines et les pratiques *peut être en passe de devenir artistiques* de nos élèves, avant que d'être le « sujet » de cette exposition, se limite — ironie de la préhistoire ? — à ce constat (Que chacun trouvera *décevant, inapproprié* ou *salutaire*) ultimement ciselé par le critique d'art du cinéma Jean-Louis Schefer : « *La signification n'est pas quelque chose que l'image exprime ou véhicule, plus certainement une articulation qui se perd en elle. Force est bien encore une fois de constater qu'elle est un miroir obscurci que nous tend l'histoire, et l'histoire de l'art de ne collectionner que des messages disparus, des dispositifs allégoriques devenus illisibles [...]. Le sens est la fragilité même des images, il permet une disposition éphémère de ses parties dont la logique et la raison de composition deviennent bientôt incompréhensibles à mesure que disparaît la mémoire du contenu [...]. Rien n'y peut changer : le sens porté dans l'image disparaît et ne laisse après lui que son énigme de composition* »...



LE RELIEF AU SOL

« Vivre l'art comme un processus structurellement relationnel exige, parmi d'autres sacrifices, le renoncement à consolider la poétique subjective qui confère à un artiste de l'épaisseur, de la force, de l'identité »

Piero Gilardi

L'équipe du Fonds Régional d'Art Contemporain Poitou-Charentes nous a accompagnés dès la découverte ou « l'invention » du vieil appartement de fonction décati en 2015. Cavité miteuse devenue, dans l'intervalle, la « galerie hotel palenque ». Depuis lors, chaque année, chaque saison, sans interruption & à toutes forces, on

reconduisait à l'identique ce partenariat sous la forme d'une exposition thématique *maousse*. Changement dans la manière, cette fois-ci : on couplera nos expositions de travaux d'élèves avec une œuvre — Rien qu'une ! Mais la bonne ! — extraite de la collection, expressément sélectionnée avec la complicité de Stéphane Marchais (Actuellement « chargé des publics et des partenariats éducatifs ». Autrefois, chargé des publics au centre d'art de Cajarc et coordinateur des résidences d'artistes à Saint Cirq La Popie participant à « Boomerang », première & décisive exposition d'art contemporain à revendiquer une communauté de destin avec l'art préhistorique!), en profitant de la manne d'un dispositif « Tandem » quelque peu aménagé pour l'occasion.

Pour « Au fond du trou », topologiquement parlant rien d'autre (On parle du fond de la galerie, au bout d'un étroit couloir qui a tout d'un boyau claustrophobique, dans une minuscule pièce interdite d'accès pour l'occasion), l'idoine *tapis-nature* « Canne » de Piero Gilardi : dans l'ambiance aseptisée des fac-similés de grottes-à-touristes, ainsi qu'un chantier de fouilles d'un foyer excavé, mis à jour par des anthracologues portés sur le synthétique, dans une grotte désolée ou un abri quelconque, posé à même le sol ou en sortant, un carré de mousse polyuréthane méticuleusement sculptée et colorée figurant les fossiles restes d'un feu éteint au milieu d'un fatras de roseaux coupés... Signe étouffé d'une convivialité presque immémoriale ou trace d'anthropique saccage, les deux également caractéristiques de notre espèce dès son origine... Célébration de la répétition du même venue du passé ou menace eschatologique larvée à venir... Chacun.e tranchera, quoi qu'il en soit, à la lumière crue de sa torche en présence de ladite pièce...

« Canne » ? Une occurrence parmi d'autres des génériques mais foncièrement ambigus « tappeti natura » dans la pratique de cet artiste. Ce que c'est ? Une représentation délibérément sans style (« Faux très fidèle », son naturalisme anonyme et anodin ne fait l'objet d'aucune attention particulière ou cultivée dans le corpus de l'artiste). Une image à la valeur intentionnellement incertaine (Le discours écologique sous-jacent est stratégiquement sabordé par le recours à un polymère ignoble et sans avenir aucun mais aux toujours séduisants possibles). Un objet à l'identité volontairement mal assurée (On peut l'accrocher au mur. Le poser par terre. S'en servir de matelas. C'est un objet, éventuellement « d'art ». D'art mobilier, au sens plein, il va sans dire ! La bâtardise recherchée de pareil artefact est sans fin...). Bref, une œuvre moins redevable de l'esthétique « arte povera » (Dont Piero Gilardi est pourtant un des fondateurs... Avant que de le quitter vite et bruyamment, stigmatisant sans détour la dérive égotiste, esthétisante, publicitaire et académique de ce mouvement, travers qui affectera bientôt un monde de l'art auquel il tourne durablement le dos en 1967) que de « l'anti-design » italien : une mouvance concevant des « choses » *instrumentalisables* et des meubles conçus « sur le tas », viatiques d'un discours utopiquement engagé (Ou *enragé*) & célébrant sans tergiverser toutes les altérités comme les « devenir-mineurs » (Soit l'essentiel d'une très vieille humanité. Non ?).